

Tilo Schabert

Discours de Rennes

4 avril 2003

Monsieur le Recteur, Monsieur le Président, Madame la Vice-Présidente, Messieurs les Vice-Présidents, Madame la Doyen, Chers Collègues,
Mesdames et Messieurs,

Hier après-midi, quand je descendis du TGV et sortis de la gare de Rennes, une lumière d'un éclat argenté accueillit mes yeux s'ouvrant, autant par d'habitude que par curiosité, pour un premier coup d'oeil, aux contours de la ville. Ah!, quelle belle expérience attendue/inattendue *de nouveau*, cet effet d'une beauté transparente, d'une sensation lumineuse, des reflets de lucidité! Ce profond plaisir - plaisir aussi esthétique que spirituel - d'un éclair de cette lumière du ciel de Rennes - ou plus généralement de Bretagne - que j'ai ressenti tant de fois au cours de mes divers séjours académiques à Rennes Elle me salua de nouveau, m'enveloppa et m'enleva, me fit éprouver le sentiment d'un éclaircissement, d'un affranchissement même que je n'ai connus - et ne connais - nulle part ailleurs.

Aujourd'hui, à ce moment-ci, la lumière de Rennes est encore plus radieuse. Elle brille parfaitement, est si éclatante que de ses rayons se dégage devant mes yeux le phénomène d'une expérience miroitante. Non, ce n'est pas, il me semble, une hallucination, un mirage. Non, la lumière de Rennes ne m'a jamais trahie. J'y vois un miroir. J'y perçois le meilleur miroir qu'on pourrait trouver: Le reflet de soi-même dans l'oeil de l'autre, la découverte de ce qu'on représente - de ce qu'on est reconnu de représenter - dans l'acte attentif que des autres vous accordent. Je ne suis guère capable moi-même d'authentifier les marques de distinction, de considération et de réflexions dont je suis ici le sujet. Vous avez statué sur votre jugement et je ne peux qu'en être digne. Mais j'entends dans ce moment, par contre, en écoutant l'allocution si affable de mon parrain, le Professeur Bénéton, un tout séduisant appel: Vous me présentez dans votre miroir un portrait auquel j'aimerais beaucoup ressembler.

Car c'est un portrait idéalisé. Comme tout les vrais portraits. Et ainsi il est moins une représentation réelle que plutôt un dessin à l'usage d'un rappel et d'une invitation: Voici un portrait qui exprime la plus grande confiance. Nous - ses auteurs - en croyons. En croyez-vous - le sujet de notre portrait - aussi!

Telle fut l'accord tacite duquel naquit par exemple la suite de mes séjours académiques à Rennes. Un exemple qui illustre parfaitement cette confiance créatrice - confiance d'exhortation et d'encouragement - dont je parle. J'étais à Rennes un inconnu. Tout de même, le Professeur Jean-Louis Bandet, à l'époque le Directeur du Département d'Allemand à l'Université de Rennes II m'invita. - Et je suis très heureux de voir M. Bandet ainsi que son épouse assister aujourd'hui à cette cérémonie. - Bien sûr, il sut que j'étais Professeur de Science Politique à l'Université d'Erlangen-Nuremberg, quel âge j'avais, que j'avais publié tel ou tel livre, que je possédais une certaine connaissance du français etc. ... Mais derrière ce masque professionnel j'étais toujours l'inconnu. Pourquoi alors fus-je invité? A donner à Rennes pendant six mois des cours sur la politique et la civilisation allemande? Pourquoi? La seule réponse qui me semble possible est celle-ci: Cela fut un acte de confiance, un acte de foi, un acte d'espoir.

Toute connaissance - permettez-moi de faire la proposition de ce principe heuristique - toute connaissance passe par le concret. Le rêve d'une vie de compréhension partagée par deux peuples ne se réalise donc jamais seulement par des paroles. Celles-là ne peuvent qu'être les coulisses qui marquent la scène et y donnent le décor. L'annonce d'une fin des frontières demande une présence réelle: la vérité de l'acte concret, l'argument de la représentation vécue, la force de la figuration symbolique. Les autorités de l'Université de Rennes II, initialement, et dans la suite - depuis déjà plus que douze ans - celles de l'Université de Rennes I m'ont honorés par ce suprême appel (nullement rendu illisible, d'ailleurs, je peux vous le dire, par toute une série des arrêtés et des formes dûment à remplir): Vivez ce rêve, la vision d'une vie intellectuelle qui s'inspire des raisons que la raison nous dicte. Avec la meilleure sensibilité le Professeur Bénétou nous a présenté ces motifs. Je ne pourrais pas en parler aussi bien. En plus, j'en devrais me transformer en miroir et un miroir donne une image, mais ne parle pas.

Moi, je parle, et alors vous me trouvez dans votre miroir et vous m'y ne trouvez pas. Car si l'on parle, on pense, et penser c'est toujours l'ouverture, un acte de se libérer et d'exiger un espace pour le verbe dont les limites sont inconnues. Penser, parler donc est un mouvement, un "mouvement" - selon une belle expression de Baudelaire dans les *Fleurs du Mal* - "qui déplace les lignes". Qui surprend, étonne, divertit, trouble, inquiète, altère, renverse, invite, anime, incite, appelle. Qui ne se range pas du côté du connu, à l'avis commun. Et cela, en plus, il faut le dire, il faut l'admettre, sous la forme d'un acte public. Car si je parle, je sors: je sors de ma vie privée et je devient *persona*, la personne qui apparaît par ses paroles aux autres, dans la lumière de leur attention, et y représente ce fait invariablement et essentiellement dérangeant: La parole éclairante.

Monsieur le Recteur, Monsieur le Président, Madame la Vice-Présidente, Messieurs les Vice-Présidents, Madame la Doyen, Chers Collègues, l'honneur que vous venez me rendre n'est pas vraiment le mien. Vous honorez la personne que j'ai eu l'honneur à représenter dans l'*agora* - aux amphitéâtres, dans les salles de conférences - de votre institution. Que vous m'ayez accueilli tant de fois, aussi généreusement que chaleureusement, que vous m'ayez offert toute liberté à enseigner en toute liberté, et même que vous me receviez aujourd'hui comme un des vôtres, m'honore, m'honore infiniment, mais ce n'est qu'en honorant votre institution que je peux exprimer ma reconnaissance: Vous aviez été la source de la lumière sous laquelle la personne que vous honorez avait pu apparaître.

M le Recteur,
 M le Président,
 Mes chers Collègues,
 Mesdames et Messieurs,

C'est une grande joie que de prendre part à cette cérémonie, et ceci pour deux séries de raisons. La première est qu'il s'agit de rendre hommage à l'excellence, et, qui plus est, pour ce qui me concerne, de rendre hommage à l'excellence du Professeur Tilo Schabert. La seconde est que cette cérémonie signifie également ceci : parmi toutes les communautés humaines, il en est une qui se joue de l'espace et du temps et que forge le travail de l'esprit, une communauté qui fait en particulier qu'un professeur venu d'outre-Rhin ait pu tant apporter à ses collègues et à ses étudiants français.

Cette cérémonie s'insère dans une vieille tradition universitaire, celle de l'éducation libérale. Le professeur T.S en est un éminent représentant. Pour en rendre compte, le mieux sans doute est de tenter de faire à son sujet ce que lui-même a entrepris à propos de son illustre maître, le philosophe et penseur politique Eric Voegelin, avant de l'étendre à d'autres penseurs. De quoi s'agit-il ? Il s'agit de décrire son « atelier », ou en d'autres termes sa méthode intellectuelle. J'ajoute qu'on ne parle ici que de la méthode appliquée aux choses humaines et qui ne se confond pas avec celles applicables à la nature minérale, végétale ou animale. Quoi qu'en pense le scientisme, Aristote a fixé la bonne règle : la méthode doit se plier à son objet.

Comment donc se présente l'« atelier T.S » ? Il peut se définir, me semble-t-il, par trois traits :

1/ Le premier est celui-ci : allier l'échange intellectuel et la réflexion en solitaire. Au sein de la République des lettrés et des savants, il y a bien, chacun le sait, bien des sous-républiques ou bien des principautés. Le professeur S. passe nombre de ces frontières avec la plus grande aisance. Il a noué des liens intellectuels aux quatre coins du monde sans s'encombrer des divisions entre les différentes « sciences humaines ». Nombre de choses y ont contribué : sa curiosité intellectuelle qui le porte à s'intéresser aux grands textes, aux grandes civilisations mais aussi aux différents formes de pouvoir, à l'histoire telle qu'elle se fait, à l'architecture et à sa symbolique etc. ; ses nombreux séjours ou déplacements à l'étranger (il est souvent en France, il a vécu aux États-Unis, il a donné des conférences sur tous les continents...), et puis ces dons dont le ciel généreux l'a pourvu : le don des langues qui lui permet de passer avec une facilité qui déconcerte d'une langue à l'autre ; le don du dialogue où l'échange des raisons va de pair avec l'attention à l'autre, enfin cette profonde qualité humaine qu'est le don pour l'amitié.

Le professeur S a un sens profond de la communauté intellectuelle. Il ne fait pas qu'y prendre part, il contribue à l'étendre et à la renouveler. Depuis une dizaine d'années, il a pris la direction des prestigieuses conférences « Eranos » à Ascona (Suisse). Là se réunissent tous les ans ou à peu près autour d'un grand thème – le pouvoir des mots, la vérité des rêves, la prophétie etc.- des

universitaires venus de différents horizons (géographiques et académiques) et des jeunes gens en fin de thèse ou en début de carrière. On y parle quatre langues, on discute beaucoup, on admire la lac, , T.S veille à tout., la communauté prend forme.

Mais les échanges intellectuels ne sont pas tout. Ils stimulent et enrichissent la pensée, ils ne peuvent se substituer à elle. Le professeur S. est le plus sociable des hommes, il sait aussi préserver ce qui est le cœur du travail intellectuel : la réflexion personnelle dans l'isolement, la solitude, le silence. Dans nos disciplines au moins, pour un temps au moins, et ceci contrairement à ce que veut signifier le galimatias de nos directives officielles , il est bon que le chercheur soit seul.

2/ La seconde proposition qui définit l' »atelier T.S » peut, me semble-t-il, s'énoncer ainsi : exercer le métier de professeur au service de la liberté d'esprit. Tel est l'objet de l'éducation libérale. La liberté d'esprit ne va pas de soi, elle n'est pas une donnée mais une conquête. Parmi toutes les entraves, il y a celles que secrète toute société –les nôtres ne font pas exception – en s'efforçant de faire apparaître sa façon de voir et de penser comme la seule possible ou juste. La philosophie, les sciences morales et politiques doivent donc prendre leurs distances vis à vis du monde comme il va et d'abord donner à comprendre les grands choix entre lesquels les hommes sont appelés à trancher. Si l'Université ne le fait pas, qui le fera ?

Dans cette perspective, la première chose à faire est d'étudier les grands textes et de les étudier comme il faut. A la suite d'Eric Voegelin, M T.S s'attache aux grandes œuvres pour mettre en lumière ce en quoi elles traduisent des expériences profondes. Dans son enseignement, dans ses écrits, il donne à comprendre ce que sont les grandes aventures intellectuelles, celle de Platon par exemple qu'il n'a cessé d'étudier ou celle de Rousseau, ou celle des grands philosophes allemands qu'un esprit français normalement constitué a tant de peine à saisir.

L'étude des grands auteurs est une voie de passage obligée, elle n'est évidemment pas une fin en soi. Il s'agit d'affronter les grandes questions. Parmi celles dont a traité notre collègue. dans ses ouvrages, je relèverai celles-ci :

- quel est l'essence de ce monde moderne dont nous faisons partie ? Est-ce que les hommes ont pris le bon chemin ? Peut-on vivre bien, peut-on vivre bien ensemble en évacuant la question de Dieu ?

- quelle est la nature de l'histoire ? Comment les choses se sont-elles passées ? Dans son dernier ouvrage, une « somme » sur la France et la réunification de l'Allemagne, il s'attache en particulier à rendre compte des décisions des acteurs historiques, leurs raisons et leurs effets. Quelle est la part de la volonté humaine ?

3/La troisième règle, enfin, est celle-ci : voir les choses de loin et de près, et parfois de très loin et de très près .Le professeur S. a cette qualité rare de mener à la fois et de combiner recherches spéculatives et enquêtes sur le terrain. Il est familier des grands auteurs mais aussi des arcanes de

la politique municipale de Boston dans les années 1980 ou des tours et détours des relations franco-allemandes à l'époque contemporaine. Il faut ajouter que, pour ses travaux empiriques, notre collègue dispose d'un outil de méthode à part et qui, malheureusement, ne s'enseigne pas : son charme personnel qui lui permet de se faire ouvrir toutes les portes – notamment celles de l'Elysée où il a pu travailler sur les archives, aujourd'hui closes pour longtemps, et s'entretenir avec un autre grand charmeur, le Président Mitterrand. Lequel a le plus charmé l'autre ? La question reste ouverte.

Le lieu où se combinent de la manière la plus manifeste la théorie et l'empirie, ce sont les études schabertiennes sur le pouvoir. A Boston, Paris ou Bonn, T.S analyse le pouvoir comme dynamique ou processus, il voit à l'œuvre une « créativité politique » qui instrumentalise les institutions. Ce que signifie « gouverner » va bien au-delà de la représentation convenue. L'art de la manœuvre importe.

Enfin ou presque, je veux mentionner une autre titre à notre reconnaissance. Le professeur Schabert est un grand ami de la France et un artisan infatigable de l'amitié franco-allemande. Il l'a montré de mille manières, que ce soit dans ses articles dans la presse allemande et française, par sa contribution aux échanges entre Rennes et Erlangen, ou ici-même par ses cours et par les liens amicaux qu'il a noués au cours de ses cinq séries de séjour (dont l'un à Rennes 2) en tant que professeur-invité .

Un dernier mot. Je voudrais associer aux honneurs rendus au professeur T.S sa femme, Madame Ina Schabert, professeur de littérature anglaise à l'université de Munich, spécialiste de Shakespeare et de l'écriture féminine et avec qui parler littérature est plein d'agrément. C'est une grande chance pour ceux qui en ont le bénéfice que d'être liés à un couple à la fois si savant et si attachant. Pour ceci et pour tout le reste, que ces quelques mots soient l'expression de notre hommage et de notre gratitude.

Philippe Bénéton